

Mais l'aubergiste n'avait point exagéré les difficultés du voyage, et c'était bien, en effet, par des chemins, ou plutôt par détroits sentiers véritablement affreux, véritablement dangereux, que la voiture, traînée pourtant par deux robustes chevaux, lentement avançait....

Car, à chaque minute, c'étaient des trous qu'il fallait franchir, des ornières dans lesquelles on s'embourbait.

Et, à chaque minute aussi, le chemin de plus en plus montait, de plus en plus se rétrécissait....

Les chevaux, qui ne pouvaient marcher qu'au pas, quelquefois même brusquement s'arrêtaient, les naseaux fumants, ruisselants de sueur, hors d'haleine.

Faisant claquer son fouet, leur conducteur ne cessait de les exciter de la voix, mais les pauvres bêtes avaient beau se raidir sur leur jarrets et donner tous leurs efforts, la voiture n'avancait pas plus vite.

Et, tout à coup, comme un nouvel obstacle venait de se présenter et que l'attelage avait été obligé de donner un coup de collier plus énergique encore, le comte ne put s'empêcher de tressaillir.

—Ah ! tonnerre !... un accident ! s'écria-t-il.

En effet, la voiture venait violemment de pencher, tandis qu'un craquement se faisait entendre.

Et le cocher, d'un bond à terre, restait consterné.

Un essieu venait de casser... Impossible d'aller plus loin... Et il parlait de revenir sur ses pas... de retourner à l'auberge, quand M. de Belleruche l'arrêta d'un mot :

—La route de Morgoff !... la route seulement ! dit-il.

—La route ?... C'est encore loin... C'est très difficile à vous expliquer, répondit le cocher qui était tout pâle, tout saisi. Ce n'est pas de ma faute, ajouta-t-il en jetant sur sa voiture un regard navré, mais, par ces sacrés chemins, on n'est jamais bien sûr d'arriver.

—Nous ne vous accusons pas non plus, mon garçon, dit le comte la voix plus douce. Mais le chemin... le chemin pour aller à Morgoff !

—Le chemin ?... Montez... montez toujours... C'est au diable ?... Mais si vous voulez me permettre de vous donner un bon conseil, écoutez, monsieur....

Le cocher étendit la main, puis reprit :

—A environ une demi-heure d'ici, en marchant bon pas, vous allez trouver sur votre droite un petit sentier....

« Ce n'est pas le chemin le plus court pour aller au château de Morgoff, mais pour vous c'est le plus sûr, car autrement vous perdriez....

« Vous prendrez donc ce sentier, et quand vous l'aurez suivi pendant un petit quart d'heure, vous arriverez à l'embranchement des trois chemins....

—Et là ? dit vivement de Prades.

—Là, vous verrez à l'entrée de l'un de ces trois chemins un calvaire.

—Une croix ? fit le comte.

—Oui, monsieur, une croix de fer exhaussée de quelques marches. Vous vous engagerez dans ce nouveau chemin et vous le suivrez jusqu'au bout... jusqu'au moment où vous rencontrerez en face de vous une auberge... C'est l'auberge du père Pornic... Vous lui raconterez l'accident qui vient de nous arriver, et il ne refusera pas de vous conduire là-haut....

—C'est bien ! dit M. de Belleruche.

Et, suivi du marquis, il s'éloigna d'un pas rapide, après avoir glissé un large pourboire dans la main du cocher.

Mais soit que celui-ci se fût mal exprimé, soit que les deux voyageurs eussent mal compris ses indications, le comte et de Prades s'égarèrent pendant plusieurs heures à travers des chemins impossibles et absolument déserts avant d'arriver à découvrir l'auberge du père Pornic....

Aussi, quand enfin ils l'aperçurent avec son toit de chaume, son étroite façade lépreuse et toute moisie, son petit jardinet entouré d'une petite barrière de bois sur laquelle achevaient de sécher des filets de pêcheur, ne purent-ils retenir un cri de joie.

Car ils étaient si las, si exténués par cette course éreintante, qu'il auraient été incapables d'aller plus loin, incapables de faire un pas de plus.

Aussi entrèrent-ils dans l'auberge sans même remarquer la vieille mendiante installée dans un coin assez sombre.

D'un vigoureux coup de poing frappé sur la table, le comte de Belleruche appela, et comme personne ne répondait, ce fut la vieille mendiante, qu'alors seulement ils entrevirent, qui, allant entrebâiller une porte qui se trouvait dans le fond, cria d'une voix rauque et cassée :

—Père Pornic !... Hé, père Pornic !... vous avez du monde !....

Et elle criait encore, lorsqu'enfin le vieil aubergiste se décida à paraître.

C'était un vieillard d'une soixantaine d'années, grand et mince, l'air un peu rude, mais plein de franchise.

Ancien pêcheur, il avait les yeux très clairs, le teint hâlé par le vent du large, la démarche un peu lourde des hommes qui ont longtemps vécu sur la mer.

A la vue du comte et du marquis, il ne put retenir un mouvement de surprise.

Car, il faut bien le dire, dans les parages déserts où elle était enfouie, jamais l'auberge du père Pornic n'avait reçu la visite d'aucun étranger, d'aucun voyageur, car il était impossible d'appeler de ce nom les quelques vagabonds, les quelques trimardeurs qui s'y étaient arrêtés quelquefois en faisant leur éternel tour de France.

Des pêcheurs, quelques paysans dont les misérables cabanes s'éparpillaient dans les environs, telle était l'invariable et chétive clientèle du père Pornic, qui, d'ailleurs, était bien plutôt un cabaret qu'une auberge....

Aussi n'était-il pas encore revenu de son étonnement, on pourrait presque dire de son saisissement, quand il s'avança très respectueux vers les deux inconnus, son bonnet de laine à la main.

—Ces messieurs désirent ?....

—Ces messieurs désirent d'abord se reposer un peu chez vous, mon brave homme, répondit M. de Belleruche en souriant ; puis, comme l'air de votre pays aiguise terriblement l'appétit, ils désirent aussi que vous leur serviez quelque chose, si c'est possible....

—Oui, messieurs, dit le père Pornic, qui parut très embarrassé. Mais nous n'avons pas de grandes provisions, car l'habitude nous ne recevons personne... Si cependant ces messieurs veulent bien se contenter de quelques œufs frais et d'un peu de poisson...

—Voilà un menu excellent... Servez-nous vite ! dit le comte.

Puis se penchant vers de Prades, il se mit à lui parler à voix basse.

La vieille mendiante, toujours immobile dans son coin, ne les perdait pas de vue.

Car, très intriguée, elle aussi, elle se demandait ce que ces deux hommes qui avaient de si beaux habits, ce que ces deux étrangers qui paraissaient si cossus, pouvaient bien être venus faire dans ce pays perdu.

Et comme elle pensait bien aussi empocher une assez large aumône, elle était bien décidée à ne pas abandonner la place avant que son espoir ne se fût réalisé.

Et elle restait donc là, s'effaçant et se faisant de plus en plus toute petite dans l'ombre, quand, tout à coup, sa surprise redoubla.

—Un verre pour vous, mon brave ! venait de dire le comte au vieil aubergiste qui achevait de les servir.

Et comme celui-ci demeurait tout confus, tout interdit :

—Nous désirons causer avec vous, ajouta M. de Belleruche. Asseyez-vous là....

Et, comme le père Pornic venait enfin de s'asseoir et le regardait curieusement, le comte reprit :

—Nous sommes partis ce matin, dès l'aube, de l'*Hôtel de Morgoff*, pour nous rendre précisément au château qui porte ce nom...

La vieille mendiante venait brusquement de dresser l'oreille.

—Au château de Morgoff ! murmura-t-elle.

—Mais un accident très grave survenu à notre voiture nous a forcés de continuer à pied notre chemin... Et c'est alors que le brave garçon qui nous conduisait nous a indiqué votre auberge...

—Josias ?

—Je ne sais pas son nom....

—Oui, le garçon de l'*Hôtel de Morgoff*... C'est le grand Josias...

—Eh bien, Josias nous a dit que vous pourriez peut-être nous conduire à sa place....

—A Morgoff ! s'écria le père Pornic avec un geste d'effarement. Mais c'est que ce n'est pas à deux pas d'ici !... Et quant aux chemins, vous devez commencer à les connaître, n'est-ce pas ?... De véritables casse-cou !... de véritables fondrières !...

—Alors vous refusez ?

—C'est-à-dire que je réfléchis... que je cherche comment je pourrais arriver à vous mener jusque là-haut...

—C'est un très grand service que vous nous rendriez ; et vous en fixeriez vous-même le prix, dit vivement de Prades.

—Oh ! il ne s'agit pas de ça pour le moment, car je pense bien que ces messieurs seraient raisonnables...

—Plus que raisonnables ! dit le comte.

—Mais, comme je viens de vous le dire, je voudrais trouver un moyen d'arriver jusqu'au château sans courir le risque de blesser mes chevaux ou d'y laisser ma voiture...

« Et puis, ajouta le père Pornic, comme je suis seul jusqu'à ce soir et que je ne puis pas quitter mon auberge, il ne me serait pas possible de vous conduire tout de suite, et vous seriez toujours obligés d'attendre jusqu'à demain matin...

—Jusqu'à demain matin ! s'écria de Prades.

—C'est bien long ! s'écria de son côté M. de Belleruche.

—Impossible de faire autrement ! dit le vieil aubergiste. Et quant à vouloir faire à pied un trajet pareil, moi qui connais le pays, je vous le dis très franchement, ce serait de la folie, car vous n'arriveriez jamais...

—Oh ! je le comprends bien ! dit vivement M. de Belleruche. Mais ne pourrions-nous pas trouver un guide ?... Quelqu'un qui, en le payant largement, consentirait à venir avec nous ?... Est-ce que cela serait bien difficile à trouver ?